



Comprendre l'alcoolisme.

L'alcoolique et l'argent.

Article publié dans la revue "**Alcoologie et Addictologie 2000**" 22 (2) : 147-152.
Cette revue est éditée par la [Société Française d'Alcoologie](#) (SFA)

4347 mots. Texte développé. [Vers le texte abrégé](#). 2538 mots, lecture : tous publics.

L'alcoolisme est un remarquable observatoire des comportements psychologiques de notre espèce et, en certains domaines, vaut pour une quasi-expérimentation sur l'humain. Nous avons eu l'occasion de l'écrire à propos du langage et aussi de ce symptôme fréquent qu'est la constitution de réserves d'alcool. Mais il est d'autres terrains, inattendus, sur lesquels cette affection peut encore éclairer nos connaissances. Ainsi en est-il de l'usage de la monnaie qui est pour tous une pratique apparemment simple et banale.

Que les motivations monétaires de l'alcoolique soient perturbées, personne ne doute. Mais à partir de ce constat, la cause est si bien entendue qu'un opprobre universel paraît dispenser de toute interrogation. Il demeure que vouloir conduire une réflexion scientifique sur ce problème suppose un certain regard sur la fonction monétaire, son acquisition et son développement.

Nous soutenons l'hypothèse que, sur une telle question, le point essentiel réside en l'enracinement de l'usage monétaire dans la pensée abstraite, celle-là qui, justement, perd toute actualité dans la "survie alcoolique". Selon cette perspective, le lecteur voudra bien accepter le large détour auquel va nous contraindre l'hétérogénéité des disciplines concernées.

Un réaménagement de la réalité

On admettra sans mal que, sous l'angle envisagé, la distinction "dépendance physique ou dépendance psychique" soit sans objet. Nous considérerons que, dans tous les cas, un réaménagement *monstrueux* de la réalité s'opère en faveur du besoin d'alcool, puis à son bénéfice exclusif. On sait que, au risque de troubles graves, **l'éthanol prend rang de substance**

nécessaire, requise par le milieu intérieur par voie d'appétence orale et selon une récurrence extrêmement brève.

L'expérience la plus ancienne vérifie ce qu'expliquent les connaissances modernes : on ne peut soustraire l'alcool brutalement et son approvisionnement ne peut être interrompu sans précautions. Dans l'affection évoluée, un moment arrive où les conduites du patient sont toutes orientées vers la prévention du manque. Les cliniciens savent que chez l'alcoolique cette contrainte est continue, et qu'elle se présente comme un besoin permanent.

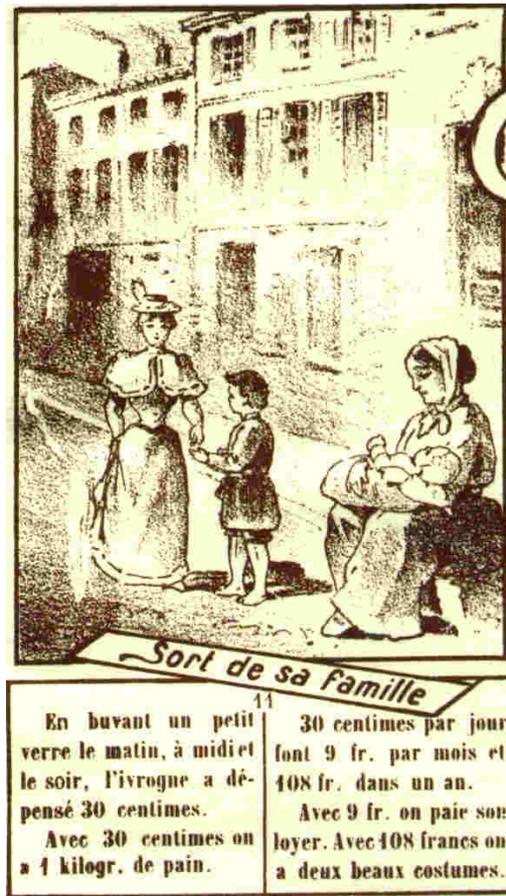
A connaître les stratégies de tous les malades pour s'assurer de réserves disponibles aux différents moments de la journée, à connaître leur habileté à être "*toujours présent sur le circuit de l'alcool*", on mesure l'action directrice, en eux, d'un besoin inscrit dans l'esprit et dans le corps. C'est un trait clinique aveuglant que le patient désinvestit d'une manière électorale ses activités socio familiales et qu'il le fait en les subordonnant à un besoin totalitaire qui réquisitionne l'ensemble de ses conduites.

Temps circulaire, temps linéaire.

Cela a-t-il pour conséquence un simple accaparement du temps ? Un regard superficiel pourrait le laisser croire, mais la réalité de l'alcoolisme interdit ce raisonnement réducteur. A ne considérer que le vécu temporel d'un patient, nous sommes conduits à penser que la personne alcoolisée ne vit pas qualitativement le même temps - le même emploi du temps - que les autres personnes avec lesquelles elle travaille, cohabite ou prend ses loisirs. Nous avançons l'hypothèse que son insertion temporelle n'obéit pas aux postulats logiques qui sont ceux de ses semblables ou qui étaient les siens avant la période de suralcoolisation.

Pour donner plus de clarté à nos propos, précisons que nous organisons nos journées en un temps pour manger, un temps pour travailler, un temps pour le loisir, un temps pour l'hygiène du corps et de l'esprit. Au sein de ces activités, notons-le dès maintenant, certaines se développent sur un mode linéaire, caractérisées par une continuité transformatrice ou créatrice de sens. On peut ranger dans cet ordre les activités professionnelles où, pour le salarié qui l'exécute, l'acte n'est jamais une fin en soi. Certains loisirs ou plaisirs domestiques et familiaux obéissent à un régime sensiblement comparable. Certes discontinues dans leur durée objective, ces activités sont engagées dans un processus continu, selon un projet que nous définirons comme métaphorique. Elles ont pour caractéristique, de nos jours, **de se réaliser de plus en plus à travers une médiation monétaire.**

A l'opposé, d'autres s'inscrivent inéluctablement dans une circularité, dont on peut exclure la création de sens. Au contraire, il est dans leur nature de vérifier que ce qui existe à déjà existé, mais aussi, que ce qui a existé doit exister à nouveau. Ici nous entrons dans le domaine des rapports intimes à l'être (et c'est ce qui définit l'intimité) : alimentation, hygiène du corps, vie sentimentale et amoureuse, etc. où chaque acte répété est une fin en soi, essentielle à la vie affective comme à la vie elle-même.



La récurrence pathologique d'un assujettissement pulsionnel

Dans les conditions normales, tous ces "temps", où s'inscrivent des motifs d'action différents, sont en fait antagonistes, ce qui conduit à les séparer rigoureusement. On les perçoit facilement comme **mutuellement exclusifs** et ils coexistent grâce à des aménagements symboliques très forts que nous examinerons plus loin.

On peut mettre à part le besoin de respirer, acte naturel qui doit être satisfait à chaque instant : l'air est partout, traverse ces barrières et nous pourvoit continuellement en oxygène. Ceci est à peine une image, si l'on perçoit que le besoin d'alcool de nos patients, assujetti à une récurrence rapide, n'est pas moins continu et impérieux que le besoin d'air de chacun. Mais, à la différence de l'apport en oxygène, qui sollicite très peu la pensée, l'approvisionnement en alcool (fabriqué par l'homme) doit faire appel à un comportement intentionnel, complexe, qui mobilise entièrement le vouloir de la personne, subordonne ses pratiques conscientes, mais, pour l'alcoolique, tout à fait en dehors des protocoles sociaux normalement requis.

Heureusement pour nos malades, les bistrots sont nombreux. Habituellement lieux de rencontre, ils deviennent lieux d'approvisionnement : il suffit d'y passer aussi souvent que possible et d'y rester aussi tard que possible. Ici se glissent d'autres problèmes, révélateurs de l'incohérence temporelle qui nous occupe : on croise au bistro des personnes qui le fréquentent pour rencontrer des copains, faire une belote, agrémenter leur vie sociale. Aucun de ces motifs ne vaut pour l'alcoolique : pour lui, une belote n'est plus une fin en soi, il va faire une belote pour pouvoir boire. Il ne partage ces moments que dans les apparences et fait

du loisir (et du temps des loisirs) un usage détourné. L'enjeu n'est plus l'évolution de la partie, mais le moment de la tournée avec le retour à soi immédiat de l'acte de boire. Le moment viendra aussi où même cet alibi n'aura plus d'intérêt. Du point de vue de la linguistique structurale, nous avons interprété ailleurs ce phénomène, comme une dissociation Signifiant / signifié.

Au-delà de ce regard extérieur, on peut tenter de percevoir le vécu plus intime du patient alcoolique. A vrai dire rien n'a davantage été décrit et de toutes les façons. Retenons une donnée, selon nous essentielle : le malade alcoolique est **inséré dans une circularité temporelle** au sein de laquelle il est constamment contraint de recréer un état préexistant, ou si l'on veut de vérifier que ce qui existe peut exister à nouveau dans une étroite contiguïté temporelle et spatiale. Cela va à l'encontre du développement linéaire, historique et créateur de sens qui gouverne la pensée occidentale.

Pour ces patients, la substance de toute réalité est constituée par une configuration pulsionnelle et gestuelle qui a déjà existé, et qui doit exister à nouveau. Avec une urgence croissante, au fur et à mesure de l'évolution de la dépendance, cette configuration devient l'axe directeur de toutes les conduites. Mais ces conduites sont toutes enracinées dans l'oralité et l'on ne peut être surpris que la personnalité s'enlise dans le plus primaire des narcissismes.

Cette récurrence rejoint celle des pulsions biologiques qui gouvernent les besoins fondamentaux. Elle n'en paraît pas différente dans sa nature, sinon qu'elle s'impose avec constance, outrance, et sous un rythme accéléré, tout en s'alignant sur les mêmes schémas d'oralité.

Le problème de la monnaie

Ici se greffe le rapport subversif que l'alcoolique entretient avec la monnaie, car c'est surtout en tant que rapport primitif à la temporalité qu'apparaît ce symptôme majeur : la désorganisation de la relation à l'argent. Ainsi, ne pourrions-nous aller plus loin sans examiner le processus de monétarisation des échanges et ses répercussions sur la structuration de notre vécu temporel.

Le concept de monnaie implique avant tout la monétarisation des échanges. Le phénomène paraît aller de soi dans une vision occidentale, mais il requiert un regard attentif sur la modification qui en est résulté sur l'insertion de l'humain dans le temps et l'espace.

Si tous les peuples du monde utilisent une monnaie, on comprend difficilement que celle-ci puisse n'être qu'un simple coquillage, objet sans valeur ni contre-valeur. En fait ce type de monnaie a sa raison d'être dans une économie où il se limite à être le témoin d'un échange. Ceci représente un progrès sur le simple troc : échanger des paniers contre un arc et des flèches suppose une production et une industrie. Dans cet échange le coquillage vaut pour ce qu'il n'est pas. Ceci est déjà un acquis significatif en facilitant aussi bien la production, non asservie à l'occasion d'usage, que l'échange non asservi au processus de fabrication.

Point n'est besoin ici que l'objet témoin ait une valeur en lui-même. La raison principale réside en ceci que si l'idée d'échanger ce qui est créé existe, l'idée de créer quelque chose en faisant un échange n'existe pas. Les coquillages ne valent que pour un décompte (monnaie de compte) le volume de l'échange ne permettrait pas de s'enrichir en les accumulant.

L'invention de la monnaie, dans son usage actuel, contient ceci qu'elle n'est plus un simple témoin d'échange. Cette invention est inséparable de l'émergence de la pensée abstraite dans l'antiquité hellénique, expliquant par là que cette période ait vu naître une économie à caractère capitaliste. Appuyée sur "les échanges maritime, le crédit et la banque", se développa une "...économie à grand rayon d'action, un commerce évolué et actif tourné vers le dehors... constitué essentiellement en vue du profit personnel".

Il est intéressant de noter que tel ne fut pas le cas du Moyen-Age. La régression que connut cette époque nous aidera à mieux comprendre le problème : il ne fut pas dans les attitudes mentales des féodaux de faire fructifier l'argent. L'argent était pour eux un signe de puissance et de richesse, et une sécurité pour payer les rançons. Les féodaux n'eurent pour capital que les masses serviles, mais de leurs richesses en or, ils ne savaient tirer aucun rapport. Le négoce et la gestion monétaire de nature capitaliste persistaient dans les monastères et les communautés juives, facilités par la sauvegarde des langues pratiquées, le latin et l'hébreu.

A la Renaissance, il fut renoué avec la capacité de penser l'abstraction au niveau de l'économie. Les puissances d'argent se reconstituent. Cette période de l'histoire vit réapparaître l'usage antique de la monnaie.

Une invention qui bouleverse le temps et l'espace

Quelle fut donc cette invention hellénique? Pour l'anecdote nous dirons qu'elle est attribuée à un roi de Lydie, plusieurs siècles avant notre ère. Voici dans quel contexte : on a pu supposer que les grecs ont utilisé comme objet d'échange ce qu'ils avaient de plus précieux : les boeufs. Quoi qu'il en soit, l'or prit bientôt cette place (peut-être précédé par le fer). Mais pour être évalué en quantité, comme il convenait, on imagine qu'un métal précieux devait être pesé. Ici se place l'invention du roi dont nous parlions : il fit fabriquer des pièces en or marquées d'un sceau qui en garantissait le poids constant. Il devenait inutile de les peser : il suffisait de les compter. La monnaie avait un label, une nationalité, le processus moderne était né, et très vite le système bancaire se développa.

Si l'invention du numéraire or est déjà remarquable, on va voir que là ne se résume pas le changement de niveau que représente cette invention. Nous disions plus haut que tous les peuples du monde utilisent la monnaie comme témoin d'échange et nous ajoutions que s'il existait l'idée d'échanger les produits de l'activité humaine, l'idée de produire quelque chose ne pouvait découler de l'acte d'échange. On pouvait accumuler des choses produites mais l'idée n'existait pas que l'échange pouvait être productif en lui-même : on ne pouvait rien créer de concret en faisant un échange.

L'acquisition des capacités de penser l'abstraction s'enchaîna avec un renversement absolu : les Grecs ont surtout découvert qu'en faisant des échanges on peut obtenir de la monnaie. Mais il est clair que la monnaie ainsi acquise est de l'ordre de l'abstraction pure, fut-elle une pièce d'or.

On va voir que cette découverte va bien au-delà des questions du négoce et de l'économie. Voici brièvement résumé, et nécessaire à la compréhension de notre problème, un aperçu de ces conséquences.

Dans le monde agraire traditionnel "anhistorique", le temps et l'espace investis sont limités ou plus exactement circularisés par la logique de la production :

- * l'espace a pour limites la périphérie du domaine utile et accessible, terroir dont le paysan occupe le centre et souvent le vénère ;
- * le temps suit le cycle annuel, récurrent, des saisons (l'année = l'annulus du monde agraire) par lequel entre passé et avenir, on vérifie que ce qui existe a déjà existé et, surtout, doit exister à nouveau ; avec la découverte du comput du temps, cet ordre, si important à la survie est, comme il se doit, sacralisé.

Mais lorsqu'elle est "transformée" en monnaie ou en or par le marchand, la récolte, peut perdurer indéfiniment d'une année sur l'autre ; du même coup le temps devient pour lui indépendant du cycle annuel. De la même manière l'espace devient illimité, car peu importe pour le négociant le terroir d'où provient la marchandise qu'on peut aller chercher, loin ou près, sur toute la Planète. Peu importe cette marchandise. Toutefois certains témoins très symboliques de la récurrence agraire persistent et n'en sont que plus significatifs : on peut citer le toujours très actuel Thanks giving américain.

On aura perçu que l'essential, la monétarisation des échanges, conduit normalement à la rupture des liens concrets avec l'objet produit et, surtout, à la dissolution de la contiguïté primitive ancrée dans un espace-temps archaïque.

Les caractères non fini et illimité de l'espace-temps :

- sont désormais sans congruence immédiate avec la récurrence des besoins biologiques ;
- sont inséparables de la pensée abstraite.

[**Note de JP. Morenon** : Les deux paragraphes précédents contiennent des inexactitudes historiques ou conceptuelles. La monnaie scripturaire, celle qui nous intéresse ici puisqu'elle permettait des échanges de valeurs détachées des marchandises échangées, existait plus de deux mille ans avant la monnaie fiduciaire (pièces). Voir l'article sur [l'invention de la monnaie](#). La monnaie fiduciaire relève d'une simplification comptable rendue nécessaire par la complexification exponentielle des échanges commerciaux, et donc des comptabilités exigées par la monnaie scripturaire. Voir l'article "[Qu'est-ce que la monnaie](#)". Enfin, le parallèle évoqué (production continue de sens // production continue de richesses // production continue de monnaie) ne résiste pas à une analyse rigoureuse. En effet les échanges monétaires ne permettent en aucun cas de créer des richesses, contrairement à un processus de production (de voitures dans une usine ou de moutons dans un troupeau). Toute spéculation ne fait que **déplacer** des unités de compte de la valeur. Pour augmenter la valeur des richesses d'une communauté (famille ou pays) il n'y a que trois solutions : produire, cueillir, ou voler. De nos jours (retour aux origines permis par l'informatique) l'essential de la monnaie est scripturaire et sa création relève de la consommation et non de la production. Voir l'article sur [la création monétaire](#). La question est de taille au regard de l'argumentation du présent article, puisque, aussi surprenant que cela puisse paraître, la monnaie résulte d'un processus continu de **consommation**, le processus de production n'étant qu'une **conséquence** de la loi bancaire.]

Le destin des aménagements symboliques

Ici vont apparaître les contraintes qui pèsent sur nos patients. La somme de leurs conduites se voit redirigée vers le comportement le plus concret qui soit, sans distance de temps ni de lieu entre le besoin et l'objet. Dans ce contexte, le temps et l'espace sont aussi peu différenciés qu'ils ne le sont dans les premiers âges de la vie.

Le **délaissement par le sujet de ses motivations monétaires** rencontre ainsi une cause beaucoup plus profonde qu'un simple accaparement du temps. Elle réside dans l'antagonisme des postulats logiques qui régissent :

- d'une part l'univers de la contiguïté corporelle, quasi-biologique où se trouve immergé l'alcoolique,
- d'autre part l'univers de signification et d'action sociale dont les prédicats psychologiques sont d'essence métaphorique.

Ces deux systèmes, mutuellement exclusifs, ne peuvent jamais coexister en l'esprit humain sur le même objet. Les sciences humaines auront réalisé un acquis important quand elles auront assimilé ce clivage ontologique que constitue l'antagonisme contigu / similaire, générateur, tout à la fois, des interdits et de la Loi.

Car l'homme a besoin de l'un et a besoin de l'autre :

- dans l'ordre de la contiguïté, il a besoin de nourriture,
- dans l'ordre de la métaphore, il a besoin des hommes, qui pourvoient son être de sens et d'identité.

La symbolique sociale, comme les rites culturels, visent à faire coexister ces ordres incompatibles. Le système symbolique est le lieu de cet aménagement, mais il se trouve défaillant, ou plutôt temporairement amputé dans l'assujettissement à l'alcool.

Sans approfondir les diverses modalités de l'activité humaine selon les registres abstraits/concrets (respectivement congruents à la métaphore et à la métonymie) remarquons que la consommation normale des boissons fermentées s'inscrit dans des rituels très précis de temps et de lieu. L'acte de boire est d'abord un acte corporel sous le signe de la contiguïté. Mais l'acte corporel n'a pas droit de cité, il est hors-la-loi. Pour cette raison, un rite savant et compliqué s'interpose, au moment de la consommation, entre l'être et son plaisir. On ne boit pas la même chose avant les repas, pendant les repas, selon les mets et au cours de la journée, ni selon les personnes. Des vestiges très forts existent témoignant de l'enracinement agraire des boissons alcoolisées. On peut citer, dans cet ordre, le rite annuel du Beaujolais nouveau : il renvoie à une participation cosmo terrestre, en même temps qu'il légalise l'acte de boire.

La **consommation pathologique, de son côté, ne peut obéir à aucun de ces rituels**. Le patient serait-il encore à la recherche d'une boisson de prédilection, aucune de ces fonctions symboliques ne vaut pour lui. Il faut donc distinguer l'acte inscrit dans une conduite symbolisée et l'acte non symbolisé, en rupture des protocoles sociaux, et qui, pour ce motif, sera soustrait à la vue et au langage (comme tous les actes soumis à l'emprise de la pudeur).

Selon l'hypothèse avancée, la redétermination des motifs d'action vers un univers de pure

contiguïté, contredit les postulats logiques de la métaphore et, par voie de conséquence, la prise en compte de l'abstraction monétaire. Le patient n'est pas victime d'une simple démotivation pour l'argent mais d'une impossibilité de fonctionner dans un système dont les postulats logiques lui sont devenus étrangers. Il est important de noter que cette incapacité concerne dans sa globalité tout échange, toute conduite monétarisés, c'est à dire gagner son argent aussi bien que le dépenser.

Allant de pair avec l'anarchie des dépenses, la démission professionnelle fait partie du tableau clinique. Ceci correspond à des raisons précises. On sait que le travail salarié, qu'il soit manuel ou intellectuel, est étroitement dépendant de l'usage abstrait de la monnaie dont il est dérivé. Sa particularité tient à ceci que le produit du travail effectué, objet ou service rendu, ne fait pas directement retour à soi pour celui qui l'exécute. Disons qu'il n'y a pas de rapport naturel, ni de coïncidence naturelle entre, d'une part, l'objet produit ou la tâche effectuée par le salarié (qui, pour lui, n'est jamais une fin en soi) et d'autre part le bénéfice qu'il sait en attendre. Entre l'activité où l'être est engagé, et ce que l'on peut appeler son "produit psychologique", s'interpose l'argent, ou ce que nous avons nommé l'abstraction monétaire.

Que nous dit la clinique ?

Qu'il faut abandonner cette idée que le sujet n'a ni le temps ni l'envie de se consacrer à d'autres activités. En fait **il ne dispose plus des structures intellectuelles qui lui accorderaient de s'y consacrer.**

Cette transformation a sa traduction subjective qui pour être ineffable et intransmissible, n'en a pas moins attiré les talents littéraires. On conçoit que le ressenti, teinté de narcissisme, n'en soit pas désagréable. Pour le patient, tout est simple et facile. Rien ne peut l'atteindre et s'il peut parler, échanger en apparence avec d'autres personnes, il ne se sent plus concerné.

Mais lorsque revient la nécessité de se procurer de l'alcool les contours du monde se précisent et avec eux les assignations sociales qu'il convient de fuir au plus vite. On a dit que, pour le sujet, le temps, présent et permanent, était suspendu, mais cela est encore raisonner selon une conception linéaire du temps. En fait il serait peut-être plus juste de dire qu'il existe seulement une durée sans présent, ni passé, ni futur.

Ainsi sont décrites les modifications apportées par l'effet psychotrope de l'alcool. Mais l'effet psychotrope et la circularisation du temps ne sont-ils pas, d'une certaine manière, reliés ? Les patients, dit-on, sont pressés de retrouver aussi rapidement que possible un état de grâce dans lequel ils ne se sentent pas concernés par le monde extérieur et surtout, hors du temps. Le patient n'est-il pas d'abord pressé de fuir l'action sociale, qui est justement immergée dans l'univers monétaire et, plus généralement, d'échapper à toute activité pouvant ressortir à une action signifiante ?

Redirigé vers la contiguïté pure, le patient, au risque de la crise, devra délaisser toute approche d'une activité abstraite, susceptible de se développer dans le champ de la métaphore. Nous inclinons donc à penser que **c'est par le biais des registres temporels antagonistes et du conflit métaphore / métonymie que se développe l'effondrement de la face sociale chez l'alcoolique.** Ce processus, nos patients le perçoivent fort bien. Ils voient se profiler, non sans terreur, le spectre de leur clochardisation mais s'y adaptent parfois de façon surprenante. Ne sont-ils pas par ce statut délestés d'une identité, qui, justement, s'enracine dans la métaphore ?

Illustrations cliniques

Observation n°1

Monsieur M. Agé de 43 ans lors de son admission était technicien dans une entreprise de petite mécanique et rapportait son salaire à la maison. Il était alors marié, ayant deux enfants, et vivait dans une coquette villa. Mais certains comportements inquiétaient déjà l'épouse : ces absences qu'il justifiait par le tiercé ou l'achat de tabac et son état en fin de journée. Il affirmait que son goût pour l'alcool n'était en rien pathologique. Il engageait sa femme à partager un apéritif avec lui et donnait pour preuve une consommation vespérale limitée. Mais l'épouse n'était pas dupe et avait bien découvert dans la voiture et ailleurs les "compléments" qui expliquaient l'état de son mari. Celui-ci, rebelle à toute idée de cure, mettait en avant les nécessités professionnelles.

Un bouleversement survint dans sa vie qui aurait dû avoir des effets inverses à ce qui advint : son patron se retira, lui laissant l'entreprise. Très vite, cet homme cultivé s'avéra incapable de la moindre gestion. La faillite fut inévitable. Les revenus se tarissent sans qu'il songe à se séparer de la coûteuse voiture de fonction dont il avait "hérité". L'alcoolisation s'accrut et les rapports familiaux, devinrent de plus en plus difficiles. L'entreprise fermée, une pseudo activité ne faisait que masquer ses alcoolisations massives. L'épouse, espérant jusqu'au bout, allait maintenant se procurer des légumes auprès des balayeurs sur les places de marché et cette femme élégante et coquette était vêtue au Secours Catholique. Finalement elle dut se résoudre au divorce et le mari, actuellement SDF, est épisodiquement hébergé dans un accueil de nuit. D'une hospitalisation il ne tira aucun bénéfice sinon la constitution d'un dossier de RMI, démarche urgente qu'il avait cependant négligée pendant deux ans.

Certes ce patient a pu concilier sa "survie alcoolique" avec son activité salariée. Mais, à y regarder de près, celle-ci était extrêmement répétitive, son épouse gérant alors les finances du ménage. Tout le désignait à être patron de cette petite entreprise, dès l'instant où, par son ancienneté et son expérience il en connaissait tous les fonctionnements. Mais devenir patron, et assurer la gestion, supposait une représentation économique de ces mêmes tâches auxquelles il s'était longtemps consacré. Cela lui fut complètement impossible et la coupure, sinon le naufrage survint à ce moment précis où il en fut chargé.

Les observations de ce type sont innombrables en clinique alcoologique où l'on voit se cumuler les endettements impressionnants par arriérés de loyer, d'impôts, de mensualités d'emprunts, de pensions alimentaires, aussi bien que de droits non régularisés...

Observation n°2

Monsieur R. avait, dans sa vie, réalisé ses ambitions. Se formant au métier complexe de charcutier-traiteur. Il savait aussi manipuler les capitaux importants. Il avait pu monter avec succès et gérer, non pas une mais deux, entreprises modernes et performantes qui furent vite réputées dans sa région. L'intérêt de cette observation réside dans le fait que le patient avait donné la preuve, par ses seules capacités, d'une aptitude remarquable au maniement monétaire. Le couple et ses enfants étaient installés en conséquence. Mais il avait consommé très jeune et le succès professionnel n'arrangea pas les choses. Il y avait incompatibilité entre ses charges professionnelles et l'intensité de son alcoolisme dépendance. L'alcoolisme s'aggrava

au point que sa femme le quitta. Il abandonna tout à sa famille et ne revit plus ses enfants. Commença alors une vie d'errance qui durait depuis cinq ans quand il fit appel à nous. Il rechercha d'abord quelques embauches épisodiques sans qualifications et sans aucun rapport avec ses compétences ni ses connaissances antérieures. Puis, bien que n'ayant aucune expérience rurale, il se confina dans des emplois saisonniers d'ouvrier agricole, pour finalement échouer, sans profession ni domicile, dans un foyer pour hommes qui accueille surtout des épaves sociales.

Observation n°3

Monsieur S., de son côté, arrive dans le service en état de dégradation physique importante. Plusieurs cures précédentes n'ont eu que des résultats très fugaces. Ce patient avait été marié et avait une fille de 16 ans. Après une bonne qualification professionnelle, en rapport avec son niveau d'étude, il put créer sa propre entreprise. Il la géra quelque temps mais, vers la quarantaine, l'alcoolisation provoqua la dérive classique. SDF depuis 4 ans, ce patient vit effectivement dans la rue de mendicité et dans des squats. A la différence d'inadaptés sociaux clochardisés plus précocement et pour d'autres causes, il gardait un regard critique et pertinent sur sa condition et ses motifs. Il précise avoir éprouvé un sentiment de honte, au début, pour "faire la manche" puis est parvenu à s'y habituer. En fin de cure il était très lucide devant les options existentielles que lui réservait son alcoolo dépendance. Nous lui laissons le mot de la fin, prononcé avant son départ pour un foyer de réadaptation : "maintenant je suis à la croisée des chemins, rester clochard ou retourner à une vie comme vous".

Il n'est pas rare que la perspective de la **clochardisation** se profile comme une terreur latente chez les alcooliques. Ce dernier patient avait dépassé cette crainte mais n'avait qu'une médiocre confiance dans ses capacités d'abstinence. L'alternative qui lui était offerte, à sa sortie de cure, l'autorisait à mettre en balance deux types d'existence clairement opposés l'un à l'autre par les modes d'acquisition monétaire et les statuts corrélatifs : le salariat dont on a parlé plus haut, et qu'il avait bien connu, et la mendicité. Entièrement vouée à un rapport émotionnel entre les personnes, celle-ci contourne parfaitement l'usage abstrait de la monnaie et gomme toute identité préexistante.

BUDGET DE L'IVROGNE	
5 journées par semaine	4x5 = 20'
Nourriture, vêtements, entretien 2x7 =	14'
Reste par semaine	6'
Reste pour l'année 6 x 52 =	312'
A déduire loyer	100'
Economie par an	212'
Dépenses journalières du cabaret	108'
Pour la soirée du Samedi, le Dimanche et la saint Lundi 2' . 52 x 2' =	104'
Total	212'

*A l'ivrogne il ne reste rien à la fin
de l'année.
Il contracte des dettes s'il est malade
ou s'il est sans travail.*

Document édité en 1906 pour l'encouragement à la tempérance à l'occasion du certificat d'étude.

Références :

1. Voir l'article **J. Morenon** "Aimer boire et parler." Revue "Alcoologie", vol. 19, n° 3, sept 1997, p. 233.
2. Jean-Pierre Vernant. Mythe et société en Grèce ancienne. Maspero Ed. Paris. 1974. pp. 17 sq.
3. Commémoration de l'échange des premières récoltes entre les immigrants nouveaux venus et les indiens, anciens habitants de ces contrées.
4. Cette question a été plus développée dans **J. Morenon**, [Le schizo et l'argent](#), Revue Synapse, novembre 1991, n° 80, pp. 43 à 48.

[Retour à l'Index](#)

Site créé le 02 août-1997. - Dr J. Morenon, 8 rue des tanneurs, F-04500 [RIEZ](#)

Emplacement du Fichier :

<http://jean.morenon.fr/PDF/argentalc.pdf>

